

Journée des langues anciennes-Février 2020

Monstrum : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui

La représentation de l'ennemi public dans les discours de blâme politique implique non seulement une réflexion d'ordre politique sur la citoyenneté, mais aussi une réflexion philosophique sur ce qui sépare l'humanité de la monstruosité : l'ennemi public est un monstre à éliminer, un fléau qui n'a plus rien d'un homme, et qui, de ce fait, met en péril non seulement la cité, mais l'ordre même du monde. C'est pourquoi l'éradication de l'ennemi relève d'une guerre juste, moralement acceptable. C'est pourquoi aussi elle nécessite le plus grand courage et l'union de tous, mais aussi le déploiement des ressources de la voix. L'éloge de figures exemplaires et héroïques vise quant à lui à souder la communauté, à dessiner un horizon rêvé du politique, à poser des valeurs qui fondent ou refondent la cité. Qu'il s'agisse du monstre politique, véritable souillure qu'il faut exclure de la cité, ou de l'être extraordinaire autour duquel se resserre une identité commune, la question des limites de l'humanité est donc sans cesse posée par les discours d'éloge et de blâme, ceux de Démosthène, de Cicéron, de Pliny, comme de Bush ou d'Obama. Les notions-clés qui seront au cœur de notre propos (*civis-hostis-monstrum-iustum bellum-oikeiosis* et *homonoia*) se situent donc au confluent de la réflexion sur l'humain, centrale dans le cadre du programme de 2^{nde}, de l'interrogation sur l'individu et la cité qui constitue le fil conducteur du programme de 1^{ère}, et des questionnements philosophiques qu'implique le programme de Terminale.

I] L'ennemi, le monstre, dans les discours de blâme

1- Le blâme et la cohésion de la cité : l'*homonoia*

Le genre épictique s'est développé dans une culture qui considérait le discours comme le facteur de cohésion de la cité. Cette cohésion, les Grecs l'appelaient *homonoia*, « concorde » ou, mieux, « communauté de sentiments » : ils y voyaient le plus grand bien pour la cité. L'*homonoia* était érigée en devoir civique : les citoyens étaient tenus de faire un « serment d'*homonoia* », par lequel ils déclaraient leur allégeance aux lois de la cité.

La notion de *loi* apparaît cruciale : en effet, ce sont les lois de la cité qui, sur lesquelles les orateurs se fondent pour justifier leurs raisonnements, déployer leur rhétorique. En ce sens, avoir raison, c'est se ranger avec la collectivité, tomber d'accord avec le plus grand nombre, et donc respecter le serment d'allégeance à la cité.

Ainsi, l'orateur qui cherche à blâmer va s'attaquer à présenter le personnage vicieux comme un **traître au serment d'*homonoia*** : les pires vices seront alors l'impiété et le défaut de citoyenneté. Ce **primat de la collectivité sur l'individu** se traduit dans l'usage que fait Aristote du terme *atopos*, afin de désigner une situation absurde ou un individu irrationnel : est irrationnel (*a-topos*) celui qui ne peut alléguer aucune loi, aucun lieu (*topos*) fondant la collectivité.

Ainsi, le genre épictique garantit une revivification de l'*homonoia*, à travers le blâme de personnages qui, en un sens, ne fournissent qu'un prétexte à ressouder à nouveau la cohésion des citoyens autour des valeurs sacrées de la cité : **réaffirmation collective, et constamment renouvelée, du serment d'*homonoia***. D'où une fonction **performative** du langage, qui vaut aussi par ses effets : obtenir la cohésion, l'*homonoia*, qui rassemble les citoyens.

Actualité de cette définition du blâme : première approche

<https://www.youtube.com/watch?v=XbqCquDI4k4>

Discours prononcé par le président des Etats-Unis George W. Bush le soir 11 septembre 2001 depuis la Maison Blanche.

« Bonsoir. Aujourd'hui, nos concitoyens, notre mode de vie, notre liberté même ont été attaqués dans une série d'actes terroristes meurtriers et délibérés. Les victimes étaient dans des avions ou dans leur bureau : secrétaires, hommes et femmes d'affaires, militaires et officiers, pères et mères, amis et voisins.

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

Des milliers des vies ont soudainement pris fin par les actes ignobles et maléfiques de la terreur.

Les images des avions s'écrasant dans des bâtiments, des incendies, d'énormes structures s'effondrant nous ont rempli d'incrédulité, d'une tristesse terrible et d'une colère silencieuse mais inébranlable.

Ces massacres ont été planifiés pour précipiter notre nation dans le chaos et la retraite. Mais ils ont échoué. Notre pays est fort. Un grand nombre de personnes s'est mobilisé pour défendre notre grande nation.

Les attaques terroristes peuvent secouer les bases de nos plus grands bâtiments, mais elles ne peuvent pas toucher les fondements de l'Amérique. Ces actes brisent l'acier, mais ils ne peuvent pas entamer celui de la détermination américaine.

L'Amérique a été visée parce que nous sommes la lanterne de la liberté et des opportunités dans le monde. Et personne n'empêchera cette lumière de briller.

Aujourd'hui, notre nation a vu le mal, le plus mauvais de la nature humaine, et nous avons répondu avec le meilleur de l'Amérique, avec l'audace de nos sauveteurs, en s'occupant d'inconnus, avec des voisins venus donner leur sang et offrir leur aide.

Juste après la première attaque, j'ai mis en application le plan de secours prévu par le gouvernement. Nos militaires sont puissants et entraînés. Nos équipes de secours travaillent à New York et Washington pour aider avec les moyens locaux.

Notre première priorité est d'obtenir de l'aide à ceux qui ont été blessés et de prendre toutes les précautions pour protéger nos concitoyens sur notre territoire et autour du monde contre d'autres attaques.

Les fonctions de notre gouvernement continuent sans interruption. Les agences fédérales à Washington qui ont dû être évacuées aujourd'hui rouvrent pour le personnel essentiel ce soir et rouvriront au commerce demain.

Nos institutions financières demeurent fortes, et l'économie américaine sera également ouverte au commerce. L'enquête est en cours pour retrouver ceux qui sont derrière ces actes maléfiques.

Toutes nos ressources sont dirigées pour que nos services de renseignement et d'application de la loi trouvent ces responsables et les mettent à la disposition de la justice. Nous ne ferons aucune distinction entre les terroristes qui ont commis ces actes et ceux qui les hébergent.

J'apprécie beaucoup que les membres du Congrès m'aient rejoint dans la condamnation de ces attaques. Et au nom des Américains, je remercie les nombreux chefs d'Etat étrangers qui ont appelé pour présenter leurs condoléances et offrir leur aide.

L'Amérique et nos amis et alliés se joignent à tous ceux qui veulent la paix et la sécurité dans le monde et nous ferons front ensemble pour gagner la guerre contre le terrorisme.

Ce soir je vous demande de prier pour toutes les personnes affligées, pour les enfants dont le monde est brisé, pour tous ceux dont le sentiment de sûreté et de sécurité a été menacé. Et je prie pour qu'ils soient soulagés par une puissance plus grande que nous dont nous parle le psaume 23: « Bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal car tu es avec moi. »

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

C'est un jour où tous les Américains de tous les horizons s'unissent dans une même détermination de justice et de paix. L'Amérique a vaincu ses ennemis auparavant, et nous ferons de même cette fois encore. Aucun de nous n'oubliera jamais ce jour, pourtant nous allons de l'avant pour défendre la liberté et tout ce qui est bon et juste dans notre monde. Merci. Bonne nuit et que Dieu bénisse l'Amérique.

Comment ici le discours revivifie le sentiment de concorde (*homonoia*) ?

D'emblée, le discours **recrée une communauté mise à mal par l'attaque terroriste** : « nos concitoyens, notre mode de vie, notre liberté même ». Une mise en scène des valeurs qui fondent l'Etat américain. Il met sur le même plan tous les citoyens américains, quels que soient leur sexe, leur fonction, leur proximité : « Les victimes étaient dans des avions ou dans leur bureau : secrétaires, hommes et femmes d'affaires, militaires et officiers, pères et mères, amis et voisins. »

Il fait aussi appel à un **panel varié d'émotions** : « terreur », « tristesse terrible », « colère silencieuse mais inébranlable ». Unité contre le « mal », le « laid » moral incarné par les attaquants.

On note la **valeur performative** de la parole de blâme : en excluant l'ennemi, elle soude la cité : « Nos institutions financières demeurent fortes », évocation des « membres du Congrès ». Réaffirmer la solidité des Etats-Unis, c'est la faire exister au moment même où l'ennemi entend la nier.

Le discours réactive le **lien entre la cité et le sacré**, présent en Grèce et à Rome. Idée d'une cité voulue des dieux, bénie par eux : psaume 23 : « Bien que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal car tu es avec moi. »

2- le blâme et l'exclusion de l'ennemi public de la cité

2-1-Le domaine grec : Démosthène et Philippe de Macédoine

Démosthène (384-322) : une carrière inséparable de l'histoire de la Grèce de la 2^{nde} moitié du 4^{ème} siècle : une période où Philippe de Macédoine menace la liberté des cités grecques.

L'une de ses interventions marquantes est celle au cours de laquelle il prononce la **Première Philippique**. Elle correspond à l'ascension fulgurante de Philippe de Macédoine, voisin de Mésopotamie, jusque-là jugé peu dangereux. Ceux-là mêmes qui ont voulu ignorer le danger d'invasion se sentent maintenant impuissants devant sa volonté d'impérialisme et sont prêts à se soumettre sans combattre. Ils raccrochent leurs espoirs à une rumeur annonçant faussement la mort de Philippe. Démosthène expose avec véhémence aux Athéniens sa conception de l'équilibre des forces politiques et militaires.

La véhémence de Démosthène à fustiger l'ennemi public est amplifiée par un entraînement physique assidu. L'orateur a en effet une méthode originale pour travailler le volume de sa voix. C'est sur la plage qu'il ramassait les galets, qu'il mettait ensuite à la bouche. Et il profitait d'être **face à la mer** pour s'exercer à parler fort face au bruit des vagues.

Cf. Lecomte, Démosthène, 1870

Quand donc, Athéniens, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous pour agir ? - Nous attendons, dira-t-on, que la nécessité nous y force. - Mais, aujourd'hui, que faut-il penser de ce qui se passe ? Quant à moi, je crois que, pour un homme libre, la nécessité la plus pressante, c'est d'avoir à rougir de sa conduite. Préférez-vous, dites-moi, aller de l'un à l'autre, en vous demandant : " Y a-t-il quelque nouvelle ? " Et quoi de plus nouveau que de voir un Macédonien triompher par les armes des Athéniens, et administrer les affaires de la Grèce ? " - Est-ce que Philippe est mort ? - Non, mais il est malade. " Et qu'importe qu'il lui arrive malheur, vous aurez bientôt fait en sorte qu'il naisse un autre Philippe, si vous continuez d'apporter aussi peu d'attention à vos affaires ; car ce n'est pas à ses

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

forces propres qu'il doit sa grandeur, c'est à votre négligence. Mais supposons que la fortune, qui prend toujours soin, mieux que vous-mêmes, de vos intérêts, vous accorde cette nouvelle faveur, sachez bien que, si vous êtes près de la Macédoine, vous profiterez du trouble général de ce pays pour parler en maîtres, et régler tout à votre gré ; mais, dans l'état actuel de vos forces, quand même les circonstances vous donneraient Amphipolis, vous ne pourriez recueillir ce don, alors que tout chez vous est en suspens, préparatifs militaires, résolutions mêmes. Il faut donc que vous ayez tous la volonté d'être prêts à faire votre devoir ; vous le reconnaissez, vous en êtes persuadés, et je n'en parle plus. Mais quelle est la nature des mesures qui, selon moi, nous tireraient de tels embarras, quel serait le nombre de nos soldats, où puiserions-nous l'argent nécessaire, et comment nos autres préparatifs pourraient-ils être aussi efficaces et aussi rapides que possible ? c'est ce que je vais essayer d'exposer, après vous avoir adressé une prière : attendez, pour juger, que vous m'avez écouté jusqu'au bout ; ne vous prononcez pas auparavant ; et, s'il vous semble tout d'abord que je vous propose des mesures d'un genre inusité, ne croyez pas pour cela que je veuille différer l'action. Le plus sage n'est pas de dire : " Agissons vite, à l'instant même " ; ce qui est fait est fait ; les secours que nous enverrions aujourd'hui n'y changeraient rien ; ce qui importe, c'est d'indiquer quel sera le genre de nos armements, leur importance, et le moyen de les maintenir, jusqu'à ce que nous ayons ou accepté des conditions de paix, ou triomphé de nos ennemis ; car ainsi nous n'aurons plus à craindre qu'il nous arrive malheur à l'avenir. C'est sur ces points que je crois être capable de vous éclairer, tout en ne m'opposant pas d'ailleurs à ce qu'on vous présente d'autres propositions. On trouvera sans doute que je fais là de grandes promesses ; mais les faits en prouveront la valeur, et vous en serez juges. (Démosthène, 1^{ère} *Philippique*)

Se donne ici à entendre une énergie de la voix. Démosthène décrit Athènes comme un monde à l'envers, où l'on n'a de puissance que sur le papier, où les forces de la cité se transforment en forces hostiles à Athènes elles-mêmes, où les armées en campagne obéissent plus à Philippe qu'aux généraux d'Athènes. Le ton du discours est familier, émaillé de proverbes, d'interjections, de questions pressantes, alternant avec d'amples périodes. Il fait appel aux sentiments, suscite la crainte et la colère, la pitié.

Le blâme est ici autant celui de Philippe que celui des citoyens athéniens et de leur lâcheté.

C'est ce qui fait le « sublime » de Démosthène, selon Longin, traduit par Boileau au 17^{ème} siècle.

Prolongement : *Alexandre le Grand*, film de R. Rossen, 1954. Chap. 1 : la confrontation de Démosthène et d'Eschine et l'arrivée des troupes de Philippe.

2-2 : Le domaine latin : Cicéron, Catilina et Marc-Antoine

Cicéron (106-43 av. J.-C), brillant avocat, connu notamment pour avoir attaqué et fait condamner **Verrès** en 69 pour ses exactions en tant que magistrat romain en Sicile, est un « homme nouveau », c'est-à-dire qu'il est le premier de sa famille à parcourir la carrière des honneurs, jusqu'au consulat, en 63, durant lequel il dénonce **Catilina** et son projet de conjuration. Son ennemi juré, le tribun de la plèbe **Clodius**, parvient à le faire exiler pendant un an (58-57) pour avoir fait mettre à mort Catilina sans jugement. A son retour à Rome, Cicéron est accueilli triomphalement, mais son prestige politique ne cesse ensuite de décliner ; durant la guerre civile entre César et Pompée, il rallie le camp de Pompée, avant que César ne l'emporte définitivement. A la mort de ce dernier, Cicéron prend le parti d'Octave, le futur Auguste, et rédige les *Philippiques*, dirigées contre **Marc-Antoine**. Marc-Antoine, d'abord isolé, puis vaincu lors de la guerre civile de Modène et déclaré « ennemi public », parvient ensuite à réunir une importante armée et forme avec Octave une alliance : abandonné par Octave, Cicéron est assassiné par des émissaires d'Octave ; son cadavre sera mutilé, sa tête et ses mains seront clouées à la tribune du Forum.

Construire une figure (persona) d'adversaire (car il s'agit bien d'une construction du discours) ne consiste pas seulement à prouver que l'individu que l'on attaque est coupable des faits qu'on lui reproche ; il faut aussi démontrer qu'il mérite d'être condamné, que son nom, son statut ou les services qu'il a rendus ne justifient aucune mansuétude de la part des juges.

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

Ainsi, une fois démontrée la culpabilité de l'adversaire, il convient de susciter l'hostilité de l'auditoire à son encontre. Tel est le but de la **rhétorique de l'indignatio** : témoigner d'une violente colère de l'orateur, et, par cette véhémence du discours, susciter l'indignation de l'auditoire.

La question de « l'ennemi public », dont l'éradication serait nécessaire à la santé de la cité, parce qu'il menacerait jusqu'aux fondements de l'Etat, est au cœur des discours de Cicéron. Face à un ennemi qui œuvre à la décomposition de la patrie, à la division du corps social, la parole de l'orateur vise à rétablir une cohésion que la rhétorique latine nomme **conglutinatio** (*conglutinare*, c'est rassembler, réunir, associer des éléments menacés de dissolution) : il s'agit, par l'art du discours, et en particulier du discours de blâme, de tenter de restaurer à la fois la liberté et le courage que les citoyens ont perdus face à l'ennemi.

Or l'ennemi public n'est pas un ennemi étranger, mais un ennemi qui détruit la cité **de l'intérieur**, qui s'y infiltre pour mieux en saper les fondements : on pense à des figures comme Verrès, Catilina, Clodius ou Marc-Antoine. On s'interrogera sur la manière dont Cicéron représente et blâme ces êtres hybrides, à la fois citoyens et ennemis, présents au cœur même de Rome. À ennemi exceptionnel, blâme exceptionnel : de fait, la puissance de nuisance de l'ennemi public exige la plus grande **véhémence** du discours, la parole se faisant l'équivalent d'une arme de guerre.

2-2-1-Le citoyen et l'ennemi

Plongeons à la source de la représentation de l'ennemi ou *hostis*, pour mieux comprendre ce qu'implique cette dénomination.

Le Romain, par essence, se définit avant tout comme un *civis*, un « citoyen » ou plutôt, ainsi que le montre Emile Benveniste, un « **concitoyen** » : de fait, le Romain ne se conçoit qu'à travers la réciprocité avec un autre Romain, et la *civitas* n'a aucune existence en dehors de cette relation entre citoyens, à la différence de la *polis* grecque, « corps abstrait, Etat, source et centre d'autorité », qui « existe par elle-même ». Ainsi, *civis* implique toujours une valeur mutuelle. « On est le *civis* d'un autre *civis* avant d'être *civis* d'une certaine ville et, dans ***civis Romanus*** l'adjectif n'ajoute qu'une indication localisante, non une définition de statut » Emile Benveniste, « Deux modèles linguistiques de la cité », in *Problèmes de linguistique générale*, II, 1966, p. 272-280, p. 276.

Il reste pourtant que la *civitas Romana* n'est pas n'importe quelle cité, mais cette communauté juridique qui est aussi « celle du libre exercice des droits politiques », « celle-là [...] par laquelle le nom de 'République' est le bien commun de la cité entière » (Claude Nicolet, *Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine*, NRF-Gallimard, 1976 ; p. 65) : bref, une *civitas* qui réalise au plus haut point l'humanité de l'homme.

Une telle définition du *civis* implique celle de l'***hostis***, de « l'ennemi ».

« la question est toujours *hostisne an civis* (« ennemi ou bien citoyen ? »). Ce sont **deux termes polaires, l'un et l'autre mutuels** : *Ego est hostis* à l'égard d'un *hostis* ; il est pareillement *civis* à l'égard d'un *civis* ». Emile Benveniste, « Deux modèles linguistiques de la cité », in *Problèmes de linguistique générale*, II, 1966, p. 272-280, p. 276.

Poser l'autre en *hostis*, c'est se définir soi-même en tant que participant et garant d'une *civitas* dont on exclut l'ennemi. Le discours de blâme dépasse de loin la diatribe contre un ennemi privé : justement, Cicéron ne cesse de souligner combien **les *improbi* menacent la cité dans son ensemble**.

Si l'ennemi est si dangereux, c'est qu'il est « dans nos murs et, bien plus, au Sénat », comme le dit Cicéron de Catilina (*Catilinaires*, I, II, 5), qu'il est à l'intérieur, indiscernable du reste des citoyens : « *Hic, hic sunt, in nostro numero* » (« c'est ici, parmi nous, qu'ils sont », *Catilinaires*, I, IV, 9). Ce qui implique un **état de guerre** « horrible et néfaste » (« *horribile ac nefarium bellum* », *Catilinaires*, II, VII, 15). *Horrible* renvoie à l'histoire présente, *néfaste* à un avenir redouté.

L'***hostis publicus*** (« ennemi public », *publicus* est souvent sous-entendu) désigne alors aussi bien les ennemis étrangers de Rome, que l'ennemi intérieur qui transgresse la loi de la communauté politique : le référent stable est

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

Rome attaquée d'où se déduit l'attaquant. Ainsi, lorsque Cicéron représente Catilina comme un *hostis publicus*, il entend placer *de facto* le fauteur de troubles à l'extérieur de Rome pour exercer contre lui le droit de la guerre.

Que désigne exactement le terme *hostis* ? Il faut noter l'équivoque présentée par ce mot, qui désigne « l'ennemi extérieur » ou « l'ennemi public ». Le mot *hostis* évoque aussi en lui-même la cruauté, la violence. L'ennemi ainsi désigné doit donc être exclu non seulement de la *communauté*, mais bien de la *nationalité* romaine : une procédure le prive de tout droit civil et de toute ressource matérielle. Ainsi, lorsque Cicéron applique ce terme à Catilina ou à Marc-Antoine, il entend obtenir de ses compatriotes qu'ils le considèrent effectivement comme un **étranger** : la lutte contre ces personnages doit être assimilée par l'opinion à une guerre ordinaire et Cicéron s'efforce de projeter sur l'adversaire la haine que tout Romain éprouvait « normalement » envers un ennemi étranger.

Contre les ennemis de Rome, Cicéron forge alors le concept de ***iustum odium*** : de même qu'il y a une guerre juste (*iustum bellum*) contre les ennemis extérieurs qui menacent Rome, de même, les dissensions civiles créent une juste haine envers les mauvais, qui peut justifier la guerre qu'on leur fait.

Ainsi, lorsque Cicéron représente Catilina comme un *hostis publicus*, il entend placer *de facto* le fauteur de troubles à l'extérieur de Rome pour exercer contre lui le droit de la guerre.

Fresque : Cicéron dénonce Catilina, 1882, 4 / 9 m, Cesare Maccari.

Cicéron, *Catilinaires*, I, 1 : exorde comminatoire

[1] *Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quam diu etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata iactabit audacia? Nihilne te nocturnum praesidium Palati, nihil urbis vigiliae, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora voltusque moverunt? Patere tua consilia non sentis, constrictam iam horum omnium scientia teneri coniurationem tuam non vides? Quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris?* [2] *O tempora, o mores! Senatus haec intellegit. Consul videt; hic tamen vivit. Vivit? immo vero etiam in senatum venit, fit publici consilii particeps, notat et designat oculis ad caedem unum quemque nostrum. Nos autem fortes viri satis facere rei publicae videmur, si istius furorem ac tela vitemus. Ad mortem te, Catilina, duci iussu consulis iam pridem oportebat, in te conferris pestem, quam tu in nos omnes iam diu machinaris.*

[3] [...] *Fuit, fuit ista quondam in hac re publica virtus, ut viri fortes acrioribus suppliciis civem perniciosum quam acerbissimum hostem coacerent. Habemus senatus consultum in te, Catilina, vehemens et grave, non deest rei publicae consilium neque auctoritas huius ordinis; nos, nos, dico aperte, consules desumus.*

1-Jusques à quand enfin abuseras-tu donc de notre patience, Catilina ? Pendant combien de temps encore ce délire furieux qui te tient nous prendra-t-il pour ses jouets ? Où se bornera l'agitation de ton audace déchaînée ? N'as-tu été nullement ébranlé par la garnison établie de nuit sur le Palatin, nullement par les gardes dans la ville, nullement par la peur qu'éprouve le peuple, nullement par l'afflux massif de tous les bons citoyens, nullement par le lieu, si bien défendu, où nous tenons cette séance du sénat, nullement par le visage et l'expression des hommes qui sont ici ? Tes plans sont découverts, ne le perçois-tu pas ? Ta conjuration est maintenant prisonnière, ligotée par la connaissance qu'en ont tous les hommes qui sont ici, ne le vois-tu pas ? Ce que tu as fait la nuit dernière, ce que tu as fait la nuit d'avant, où tu t'es trouvé, quels hommes tu as réunis, quel plan tu as forgé, qui d'entre nous, à ton avis, en est ignorant ? 2-Ô temps ! ô mœurs ! Le sénat se rend compte de cela, le consul voit cela, et cet homme pourtant est vivant ! Il est vivant ? Que dis-je ? Il vient même au sénat, il est associé au conseil de l'Etat, il marque et désigne chacun d'entre nous en vue du massacre. Et nous, les hommes courageux, nous croyons faire assez pour la République, si nous échappons au délire furieux et aux coups de cet individu ! C'est vers la mort que tu aurais dû y a longtemps déjà être conduit sur l'ordre du consul, Catilina, c'est sur toi qu'aurait dû tomber la ruine que tu trames toi-même contre nous depuis longtemps. 3-Est-ce que vraiment, quand un homme des plus considérables, le grand pontife Publius Scipion, a fait mettre à mort sans autorité officielle Tibérius Gracchus, qui ne causait qu'un faible ébranlement à la stabilité de l'Etat, nous, qui sommes consul, nous continuerons à supporter un Catilina qui brûle de ravager le monde entier en massacrant et en incendiant ? Car je laisse de côté le fait, trop ancien, que Caius Servilius Ahala tua de sa propre main Spurius Maelius, qui voulait la révolution. Elle a existé, oui, elle a existé un jour dans

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

notre République, cette vaillance qui poussait les hommes courageux à corriger un concitoyen dangereux par des supplices plus rigoureux que le plus redoutable des ennemis. Mais nous détenons contre toi, Catilina, un décret du sénat¹ rigoureux et accablant ; ni la sagesse ni l'autorité de cet ordre ne manquent à l'Etat ; non, c'est nous, je le dis ouvertement, nous, les consuls, qui lui manquons.

Dès l'exorde l'orateur se confronte, dans un diptyque, non seulement à l'esquive des sénateurs devant Catilina, mais à la sienne :

-aujourd'hui, le triomphe dérisoire de la pusillanimité civique :

Nos auTem, ForTes Vlri, saTis Facere rei publicae VIDemur, si isTius Furorem ac Tela ViTamus (Catilinaires, I, 2 : « Et nous, les hommes courageux, nous croyons faire assez pour la République, si nous échappons au délire furieux et aux coups de cet individu ! ») ;

-autrefois, la résolution des pères fondateurs :

FuiT, FuiT isTa quonDam in hac republica VlRTus, uT Vlri ForTes acrioribus suppliciis ciuem perniciosum quam acerbissimum hosTem coercerent (Catilinaires, I, 3 : « Elle a existé, oui, elle a existé un jour dans notre République, cette vaillance qui poussait les hommes courageux à corriger un concitoyen dangereux par des supplices plus rigoureux que le plus redoutable des ennemis »).

Ce diptyque est rythmé par un chiasme lexical (*ForTes Vlri/ Vlri ForTes*, ironique là, laudatif et nostalgique ici), qui signifie l'altération de la conscience civique romaine. Cette technique oratoire (un chiasme à distance) est en fait intégrée dans un système en /VI/, /D/, /T/ qui fait de la lâcheté (*VIDemur, ViTamus, saTis Facere*) l'apanage de ceux que l'orateur désigne par l'expression ironique de *ForTes Vlri*, dépourvus de l'antique *VlRTus* (*FuiT, FuiT*) des *Vlri ForTes*.

La **péroraison de la 1^{ère} Catilinaire** évoque alors en ces termes le châtimeur prochain de Catilina :

Polliceor hoc uobis, patres conscripti, tantam in nobis consulibus fore diligentiam, tantam in uobis auctoritatem, tantam in equitibus Romanis uirtutem, tantam in omnibus bonis consensionem, ut Catilinae profecione omnia patefacta, inlustrata, oppressa, VInDlCAta esse VIDEATis (Catilinaires, I, 32 : « Je vous promets, Pères conscrits, qu'il y aura chez vos consuls assez de vigilance, chez vous assez d'autorité, chez les chevaliers romains assez de courage, chez tous les gens de bien assez d'accord pour que, Catilina sitôt parti, vous voyiez tous les complots dévoilés, mis en pleine lumière, étouffés et châtiés »).

À la lâcheté dénoncée précédemment, l'orateur substitue l'espérance d'un sursaut civique apte à terrasser l'ennemi (*VInDlCAt(a) esse VIDEATis*). Le syntagme *VInDlCAt(a) esse VIDEATis* constitue une clausule en péon I et spondée, qui frappe ce groupe d'une insistance particulière. Et ce qui donne toute sa force à cette péroraison, c'est aussi l'écho phonique de cet espoir (*VInDlCAt(a) esse VIDEATis*) et de l'évocation, dans l'exorde, de la *VlRTus* des *Vlri ForTes*.

2-2-2-Le monstre

Mais une telle extraction du monstre hors de la sphère de la cité est par définition impossible dans le cas d'un citoyen romain. C'est à cette **contradiction** que Cicéron se trouve confronté de manière pressante. Synonyme de l'expression *hostis rei publicae* (« ennemi de la république »), *hostis publicus* indique la destination de la violence – elle est dirigée contre le peuple – mais aussi la provenance, puisque l'ennemi intérieur est issu du peuple, de l'assemblée des citoyens. L'expression implique donc **l'hybridité monstrueuse** de l'ennemi public : comment une cité politiquement organisée peut-elle déclarer la guerre à l'un de ses éléments ? De la notion politique d'*hostis publicus*, on passe alors à la désignation politico-philosophique de *monstrum*.

¹ Ici, la traduction par « sénatusconsulte » (admise en général) serait mal venue parce qu'elle priverait la phrase de la possibilité de traduire le démonstratif de *hujus ordinis* avec un référent clair.

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

Il faut nous arrêter sur le concept spécifiquement romain de **monstre politique**, lequel surgit dès la fin du 1^{er} siècle avant J.-C, lorsque la République commence à chanceler, sous les assauts de Verrès, Catilina ou Marc-Antoine. En latin, le terme **monstrum** provient du verbe *moneo*, « porter l'attention sur, avertir » : son sens premier est alors celui de « prodige qui avertit de la volonté divine » ; par extension, il désigne tout ce qui possède un caractère extra-naturel, d'où les monstres, ou comportements monstrueux, avec le sens dérivé d'actes criminels. Le lexique témoigne donc bien du rattachement de la notion avec la religion et le monde de la divination. Le *monstrum* est cette chose qui sort de l'ordinaire et qui montre, de la part des dieux, la voie à suivre : il suscite la peur d'une **souillure** qu'il faut exclure de la cité.

Le monstre politique est celui qui contrevient à la notion stoïcienne d'**oikeiōsis**. Ce terme grec, que Cicéron traduit par *conciliatio*, est une tendance orientant l'homme dès sa naissance vers ce qui est conforme à sa nature, une adaptation instinctive à soi-même. Cette familiarité intime que j'ai avec moi-même sera au principe même de l'altruisme. Egoïsme et altruisme peuvent donc coexister de façon harmonieuse, lorsqu'il s'agit de réunir autour de soi tous les meilleurs (*consensus omnium bonorum*). Or le *monstrum* va, lui, détruire les cercles naturels de la vie sociale, pour constituer un **consensus omnium malorum**, « accord de tous les mauvais » :

« Le propre du monstre [...], c'est de réaliser autour de lui le *consensus omnium malorum*, de réunir tous ceux qui constituent comme les diffractions de la perversité absolue qui est la sienne » (C. Lévy, « Rhétorique et philosophie : la monstruosité politique chez Cicéron », in REL, n°76, 1998, p. 145).

Le monstre, qui n'est ni un *civis* digne de ce nom, ni un *hostis* extérieur, sera qualifié dans les discours cicéroniens de *pestis* (« peste »), *perniciēs* (« fléau »), *immanitas* (« barbarie »). L'idée d'une coupure radicale entre bestialité et humanité est par ailleurs d'inspiration stoïcienne. On mesure à quel point **la philosophie nourrit la rhétorique du blâme**, et combien, de ce fait, la figure de l'ennemi public gagne en épaisseur, et devient une incarnation transhistorique de la monstruosité.

La véhémence du discours

Le blâme cicéronien déploie alors une **véhémence** particulière afin de mettre l'ennemi public hors d'état de nuire, si tant est que chacune des affaires dans lesquelles s'implique l'orateur prend les dimensions d'une **lutte à mort**, d'un **combat de l'humanité contre la bestialité** :

Le déchiffrement de la situation historique implique une lutte complexe et difficile. On est au lendemain de l'assassinat de César, Marc-Antoine s'est approprié son héritage et entend exercer un pouvoir personnel qui inquiète Cicéron. Les **métaphores** ne manquent pas, dans les *Philippiques*, pour cerner le monstre politique qu'est Antoine². La brutalité avec laquelle la métaphore *in absentia* introduit le comparant est un élément d'une poétique de la lucidité, puisque la métaphore donne ainsi à appréhender d'un coup une réalité qui touche à l'incroyable : la monstruosité politique. La deuxième *Philippique* est particulièrement remarquable par la variété des métaphores tétratogoniques qui qualifient Antoine, ainsi que par la brusquerie avec laquelle elles sont assénées : Antoine y est comparé à un gladiateur³, à une prostituée⁴, à une épouse entretenue, à un monstre mythologique, etc.

Quae Charybdis tam vorax ? (Philippiques, II, 67 : « Est-il Charybde aussi vorace ? »).

2 Cf. B. Cuny-Le Callet, *Les Représentations de la monstruosité dans la littérature latine d'époque républicaine*, op. cit., partie sur « La monstruosité morale dans les discours de Cicéron ».

3 *At ego, tamquam mihi cum M. Crasso contentio esset, quocum multae et magnae fuerunt, non cum uno gladiatore nequissimo [...] (Philippiques, II, 7 : « Et moi, comme si le conflit était entre moi et M. Crassus, avec qui j'en ai eu de fréquents et importants, et non entre moi et un gladiateur des plus vils [...] »).*

4 *Primo vulgare scortum, certa flagitii merces, nec ea parua (Philippiques, II, 44 : d'abord prostituée offerte à tous ; prix fixe pour ton infamie, et qui n'était pas médiocre »).*

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

La première *Philippique*, où Cicéron narre son départ puis son retour à Rome, puis ses espoirs, ensuite déçus, en Antoine, montre d'emblée ses hésitations et sa difficulté à débrouiller les manœuvres du despote : le conflit se déplace ainsi au sein même de l'orateur, qui pourrait laisser endormir sa vigilance et donc laisser contaminer son propre discours par la monstruosité.

On comprend alors que la puissance (ou *vis*) de la voix démosthénienne ait pu seule sembler à Cicéron à la hauteur des enjeux d'un tel combat. C'est pourquoi il inscrit la série de discours écrits contre Antoine dans la lignée des discours virulents de **Démosthène** contre Philippe de Macédoine.

Appuyons-nous sur un passage plus long situé à la fin de la 4^{ème} *Philippique*, afin d'étudier comment la puissance du discours constitue Antoine en ennemi public.

[11] *Reliquum est, Quirites, ut uos in ista sententia, quam prae uobis fertis, perseueretis. Faciam igitur, ut imperatores instructa acie solent, quamquam paratissimos milites ad proeliandum uideant, ut eos tamen adhortentur, sic ego uos ardentis et erectos ad libertatem recipendam cohortabor. Non est uobis, Quirites, cum eo hoste certamen cum quo aliqua pacis condicio esse possit. Neque enim ille seruitutem uestram ut antea, sed iam iratus sanguinem concupiuit. Nullus ei ludus uidetur esse iucundior quam cruor quam caedes, quam ante oculos trucidatio ciuium.*

[12] *Non est uobis res, Quirites, cum scelerato homine ac nefario sed cum immani taetraque belua. Quae quoniam in foueam incidit, obruatur. Si enim illinc emerit, nullius supplicis crudelitas erit recusanda. Sed tenetur, premitur, urgetur nunc iis copiis, quas iam habemus, mox iis, quas paucis diebus noui consules comparabunt. Incumbite in causam, Quirites, ut facitis. Numquam maior consensus uester in ulla causa fuit, numquam tam uehementer cum senatu consociati fuistis. Nec mirum; agitur enim, non qua condicione uicturi, sed uicturine simus an cum supplicio ignominiaque perituri.*

(13) Quamquam mortem quidem natura omnibus proposuit, crudelitatem mortis et dedecus virtus propulsare solet, quae propria est Romani generis et seminis. Hanc retinete, quaeso, quam uobis tamquam hereditatem maiores uestri reliquerunt. Nam cum alia omnia falsa, incerta sint, caduca, mobilia, virtus est una altissimis defixa radicibus; quae numquam ui ulla

§11 Il reste, Quirites, à persévérer dans l'opinion que vous présentez au grand jour. Je ferai donc ce que les généraux font habituellement, quand leurs troupes sont rangées en bataille : ils ont beau voir les soldats tout prêts à s'opposer à l'ennemi, ils leur lancent cependant des exhortations ; moi, de même, si bouillants et ardents que vous soyez à rétablir la liberté, je vais vous adresser des exhortations. Non, Quirites, l'ennemi contre qui vous combattez n'est pas de ceux avec qui on peut conclure la paix. Ce n'est pas votre servitude, comme avant, mais c'est votre sang que, dans sa fureur, il s'est mis à convoiter. Aucun divertissement ne lui semble plus plaisant que le carnage, que le crime, que le massacre, devant ses yeux, de citoyens.

§12 Non, Quirites, vous n'avez pas affaire à un homme scélérat et criminel, mais à une bête monstrueuse et répugnante. Puisqu'elle est tombée dans le piège, il faut l'ensevelir : car si elle en sort, il n'est à coup sûr aucun supplice, quelle que soit sa cruauté, qui sera écarté. Mais là, on la tient, on la presse, on la serre de près avec les troupes que nous avons déjà, et bientôt avec celles que dans quelques jours les nouveaux consuls constitueront. Consacrez-vous à cette cause, Quirites, comme vous êtes en train de le faire. Jamais votre accord n'a été plus grand dans aucune cause, jamais vous n'avez été si fortement associés au sénat. Et ce n'est pas étonnant : car il s'agit, non pas de savoir dans quelles conditions nous allons vivre, mais si nous allons vivre ou si nous allons périr dans les supplices et dans la honte.

§13 Quoique la mort, il est vrai, la nature l'ait prescrite à tous, de la cruauté et du déshonneur de la mort, le courage peut souvent nous préserver, lui qui est le propre de la nation et de la lignée romaines. Gardez-le, je vous en conjure, Quirites, ce courage que vos ancêtres vous ont transmis comme un héritage. Tout le reste est faux, incertain, fragile, instable : seul le courage est attaché par de très profondes racines ;

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

labefactari potest, numquam demoueri loco. Hac uirtute maiores uestri primam uniuersam Italiam deuicerunt, deinde Karthaginem exciderunt, Numantiam euerterunt, potentissimos reges, bellicosissimas gentes in dicionem huius imperii redegerunt.

(14) Ac maioribus quidem uestri, Quirites, cum eo hoste res erat, qui haberet rem publicam, curiam, aerarium, consensum et concordiam ciuium, rationem aliquam, si ita res tulisset, pacis et foederis; hic uester hostis uestrum rem publicam oppugnat, ipse habet nullam; senatum, id est orbis terrae consilium, delere gemit, ipse consilium publicum nullum habet; aerarium uestrum exhausit, suum non habet; nam concordiam ciuium qui habere potest, nullam cum habet ciuitatem? pacis uero quae potest esse cum eo ratio, in quo est incredibilis crudelitas, fides nulla?

jamais aucune force ne peut l'ébranler, jamais le déloger. C'est par ce courage que vos ancêtres ont d'abord conquis l'Italie entière, puis ont détruit Carthage, renversé Numance, soumis à la domination de notre empire les rois les plus puissants, les nations les plus belliqueuses.

§14 Et encore, vos ancêtres, Quirites, étaient face à un ennemi qui avait une République, une curie, un trésor, l'accord et la concorde des citoyens, des règles, si les circonstances l'exigeaient, pour faire une paix et un traité. Votre ennemi actuel attaque votre République, sans en avoir lui-même aucune ; le sénat, c'est-à-dire le conseil de l'univers entier, il brûle de le détruire –lui-même n'a aucun conseil public ; votre trésor, il l'a épuisé –il n'en a pas à lui ; quant à la concorde des citoyens, qui peut donc l'avoir, quand il ne possède aucune cité ? Et la paix, quelle peut être la règle qui la fonde, avec un homme d'une incroyable cruauté, sans loyauté aucune ?

La **situation d'énonciation** de la 4^e *Philippique* est particulière : il s'agit, avec la 3^e *Philippique*, prononcée le même jour, du premier discours de Cicéron adressé au peuple depuis plusieurs années (*longo interuallo*, *Phil.*, IV, 16), et de la première *Philippique* prononcée devant les Quirites. « Face à des auditeurs qui ne demandent qu'à applaudir à des mesures hostiles au consul et que la longue hésitation de l'orateur et les atermoiements du sénat risquent de dérouter », il incombe alors à la parole de Cicéron d'être puissance de rassemblement, de faire naître ou renaître la *concordia ordinum*, l'accord du Peuple et du Sénat, contre l'ennemi qu'est Antoine.

La **péroraison** clôt la trajectoire du discours en en reprenant les principaux arguments ; elle vise aussi à faire appel aux **émotions** de l'auditeur, pour rassembler les citoyens autour de la cause défendue.

C'est bien autour de l'idée d'une **guerre à mener** que l'orateur entend rassembler. On note d'abord la concentration des **apostrophes aux Quirites**, particulièrement énergiques et denses en ce début de péroraison, qui concentre les enjeux développés dans le discours. *Quirites* n'est donc pas un simple mot-outil, qui serait utilisé quasi mécaniquement par Cicéron ; bien plutôt, il est porteur d'une éthique de la résistance face à l'*hostis*, et ainsi au cœur d'une parole d'une particulière énergie combattante. L'orateur souligne avec force l'**urgence** de l'action face à l'ennemi. C'est à un véritable **combat pour la défense de la cité** qu'appelle en effet le discours. Dans le passage *Non est uobis, Quirites, cum eo hoste certamen [...]*, la densité de termes se rapportant à la guerre et au carnage commis par Antoine est redoublée par la récurrence en /k/ qui associe chacun de ces termes, souvent à l'initiale –et en premier lieu par la répétition anaphorique du *Quam* comparatif : *Cum, Certamen, Cum, Cruor, Caedes, ante oCulos truCidatio Ciuium*.

Le *summum* de l'horreur est atteint avec l'expression *ante oCulos truCidatio Ciuium*, qui clôt le mouvement énumératif sur un rythme croissant, et qui associe, y compris phoniquement, l'impensable : *truCidatio* et *Clulum*, achevant ainsi la description d'Antoine comme fléau détruisant toute citoyenneté. Si le combat contre Antoine doit être une lutte à mort, c'est que seul le **furor** le guide : la passion sanguinaire d'Antoine tue tout espoir de négociation.

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

L'orateur fait usage d'une rhétorique de l'*evidentia* ou hypotypose, qui fait voir le combat contre celui qui est assimilé, selon une topique du discours de blâme, à une bête sauvage (*belua*), comme s'il se réalisait *sous les yeux* de l'auditeur. L'image filée de la bête et du piège : *quoniam in foueam incidit, obruatur* aide l'auditeur à se représenter les enjeux de la lutte, comme si l'univers de la chasse s'invitait à l'assemblée du peuple. Le style asyndétique fait s'enchaîner les actions, comme une série d'images imposées à l'auditeur : *tenetur, premitur, urguetur*.

C'est donc à dire l'urgence d'une réaction des *ciues* que tend tout ce passage, qui montre que le moment est le plus opportun pour écraser le monstre. Le *kairos* (terme grec qui désigne l'« occasion », le « bon moment ») se réalise ici, à travers notamment la répétition de *numquam*, terme au centre d'une écriture de l'éveil appelant à agir immédiatement. Si cette lutte nécessite une union immédiate, c'est qu'il s'agit d'une lutte pour la vie : Une défaite est associée par l'orateur à une mort certaine et honteuse, ce que donne d'ailleurs à entendre la proximité phonique entre *vICTURI* et *peRITURI*. Ainsi, le discours cicéronien fustige le tyran par sa la force de son discours, qui dit l'urgence à agir pour sauver la République et ainsi l'humanité de ses citoyens.

L'exhortation à la lutte, l'orateur la prolonge en l'inscrivant ensuite dans une « **comparaison raisonnée** » (ou *synkrisis*) On traduit aussi *synkrisis* par « parallèle ». La *synkrisis* était un exercice très pratiqué dans les écoles de rhétorique. J. Gaillard (*Rome, le temps, les choses*, Actes Sud, 1994, p. 108) cite par exemple, chez Tite-Live, le parallèle entre le génie d'Alexandre et la puissance militaire du peuple romain} : celle-ci met en parallèle, pour les opposer, la puissance des **ennemis passés** (puissance très réelle, puisqu'émanant d'une collectivité organisée politiquement, donc tout autant capable, dans la défaite, de négocier la paix) et la **violence barbare d'un Antoine** qui ne commande qu'à des bandes et avec lequel aucune diplomatie n'est d'ailleurs envisageable. Avec du courage, conclura catégoriquement le § 15, la cité n'aura donc nulle peine à anéantir un *hostis* aussi inférieur aux adversaires de l'ancienne Rome (on songe alors à un Hannibal ou à un Pyrrhus). L'orateur ne réclame aux *ciues* pas moins de courage contre le barbare Antoine que leurs ancêtres n'en avaient montré contre les adversaires les plus civilisés de l'ancienne Rome : le passage à l'acte exige toujours le même courage, c'est-à-dire le plus grand courage.

De fait, seul le **courage** opère la conversion menant de la mort jusqu'à la *virtus*, qui est, elle, force de vie et de résistance : la *virtus* est la seule force capable de renverser l'obstacle (le dérèglement mortifère de la *res publica*) en moyen (la sauvegarde de l'héritage). C'est donc en comparant Antoine aux ennemis civilisés d'hier que ce diptyque découvre, chez l'ennemi d'aujourd'hui, le degré zéro de la civilisation : tout le contraire de ce que les anciens Romains ont affronté, ce que souligne, au §11, la **clausule** en ditrochées *esse possit*.

Une opposition à laquelle, au §14, l'asyndète confère d'autant plus d'évidence qu'à l'énumération asyndétique initiale en cinq temps, répondent symétriquement cinq phrases privilégiant elles-mêmes l'asyndète (§14). Ce que la rébellion d'Antoine met fondamentalement en cause, aussi bien sur le plan politique (la *res publica*) que sur le plan militaire (la conclusion d'une paix), c'est la notion de **contrat**, sans laquelle il n'existe ni citoyenneté (garantie par des droits inaliénables) ni possibilité de compromis entre vainqueurs et vaincus. En somme, Antoine est un *hostis* particulièrement redoutable, parce qu'à l'inverse des anciens ennemis de Rome qui recouraient au *foedus* (cf. *foederis*), il est, lui, dépourvu de tout respect de la parole donnée (ou *fides* ; *foedus* et *fides* sont d'ailleurs de la même famille), hors de laquelle aucun lien social ne peut être maintenu entre les hommes. Tel est donc l'obstacle essentiel dont doit triompher l'élan civique, que l'orateur appelle de ses vœux contre les bandes d'Antoine

Antoine n'est alors pas un simple adversaire, mais un **monstre** : en effet, son ambition est inhumaine (*immanis*) et contraire à la véritable nature de l'humain, en ce qu'elle n'a en vue que ses intérêts personnels. La métaphore militaire est en fait plus qu'une métaphore : une véritable guerre est en effet nécessaire contre l'*hostis* qu'est Antoine, non une banale guerre, mais un combat de l'humanité contre la bestialité, qui ne peut se solder que par la destruction du *monstrum*.

Ainsi, le blâme de l'ennemi public ne va pas sans une réflexion sur la paix ; il n'est pas seulement discours de lutte, mais **dispensateur d'une éthique et d'une philosophie de la citoyenneté**.

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

En effet, on mesure combien le verbe *perseveretis* est au centre de l'éthique du passage et plus largement de Cicéron. G. Achard, dans *Pratique rhétorique et idéologie politique*, souligne l'importance de la *perseverantia* chez Cicéron :

« Cicéron veille à ce que le sentiment de bravoure qu'il tente de susciter ne soit pas un feu de paille ; il insiste sur sa nécessaire durée. Il se conforme en cela aux leçons des rhéteurs qui veulent que l'appel à la *fortitudo* (« courage ») soit non seulement un appel à la *magnificentia* (« noblesse d'âme »), et à la *fidencia* (« confiance en soi ») mais aussi à la *patientia* (« endurance ») et à la *perseverantia*, donc à un courage qui ne se dément pas ».

Le discours fait donc symboliquement disparaître le monstre et fait ressortir la figure d'un orateur-guide. **La disparition, dans ce passage, du nom d'Antoine**, est aussi le signe qu'il n'est plus qu'un *monstrum*, déchu de son humanité. Après l'attaque de phrase (§12) *Non est vobis res, Quirites*, l'auditeur attend le terme qui qualifiera Antoine, et qui se détache, en fin de phrase, après une suite adjectivale *sed cum immani taetraque : belua*. La comparaison de la lutte contre Antoine avec la chasse d'une bête sauvage fait bien comprendre le danger que représente l'*hostis* ; la position de faiblesse d'Antoine, semblable à une bête traquée est reliée à la nécessité d'une attaque rapide et définitive : *Quae [...] obruatur*. La syntaxe même de la phrase exclut l'ennemi du champ des citoyens, comme de l'humanité.

A l'inverse, l'orateur ne s'efface pas, mais se crée un **éthos d'orateur** capable de ramener la cité sur la voie de l'humanité : *adhortentur* peut constituer une syllepse, le terme signifiant non seulement « faire une *cohortatio* sur le champ de bataille », mais « exhorter », ce qui contribue à l'édification d'une image de l'*orator* non seulement *imperator* mais guide vers la sagesse.

On note donc la puissance de la parole cicéronienne qui, par une écriture du blâme capable de donner à voir à l'auditeur les enjeux de la lutte au sein de l'espace de la République, s'efforce de rétablir les frontières mises à mal par le monstre politique, en opposant des limites nettes à celui qui brouille toutes les séparations qui fondent la *ciuitas*.

Grâce au souffle de la péroraison, qui s'efforce de rassembler (***conglutinare***) par un appel aux émotions, la parole dépasse les enjeux de l'heure et le blâme d'Antoine lui-même, pour penser la persévérance qui peut souder une *civitas* menacée de dissolution par ses ennemis intérieurs.

Le blâme de l'ennemi public est donc indissociable d'une **contre-éthique de la paix et du courage**, condition pour que le rassemblement des bons citoyens puisse s'opérer et que les actes succèdent aux discours. Antoine sera déclaré ennemi public quelques jours après la 14^{ème} *Philippique* et Cicéron sera assassiné quelques mois plus tard. Signe que la République avait plus que jamais, en ces temps troublés, besoin d'une parole qui réunisse une cité fragmentée.

2-2-3-L'éradication du monstre : tuer l'ennemi public n°1

Cicéron fut exilé par Clodius pour avoir fait mettre à mort Catilina et ses complices, sans jugement. L'urgence d'une véritable guerre intérieure nécessitait selon lui une telle mesure.

C'est une menace similaire qui justifie selon Obama la mort de Ben Laden. Idée de la **guerre juste**, liée à la survie de l'Etat. La rhétorique de l'émotion, qui réactive ici des images traumatiques (la poussière, par exemple, consécutive à l'explosion), dispense l'orateur d'une longue justification de l'éradication du monstre, qui apparaît alors comme une évidence.

Good evening. Tonight, I can report to the

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

American people and to the world that the United States has conducted an operation that killed Osama bin Laden, the leader of al Qaeda, and a terrorist who's responsible for the murder of thousands of innocent men, women, and children.

"Ce soir, je suis en mesure d'annoncer aux Américains et au monde que les Etats-Unis ont mené une opération qui a tué Oussama ben Laden, le dirigeant d'Al-Qaïda, un terroriste responsable du meurtre de milliers d'innocents.

It was nearly 10 years ago that a bright September day was darkened by the worst attack on the American people in our history. The images of 9/11 are seared into our national memory -- hijacked planes cutting through a cloudless September sky; the Twin Towers collapsing to the ground; black smoke billowing up from the Pentagon; the wreckage of Flight 93 in Shanksville, Pennsylvania, where the actions of heroic citizens saved even more heartbreak and destruction.

"Cela fait presque dix ans qu'un beau jour de septembre a été assombri par la pire attaque de notre histoire. Les images du 11-Septembre sont marquées au fer rouge dans notre mémoire nationale: des avions détournés qui traversent un ciel sans nuage, les tours jumelles qui s'effondrent, de la fumée noire qui s'élève du Pentagone, et l'épave du Vol 93 à Shanksville en Pennsylvanie, où des actes d'héroïsme ont empêché encore davantage de chagrin et de destruction.

And yet we know that the worst images are those that were unseen to the world. The empty seat at the dinner table. Children who were forced to grow up without their mother or their father. Parents who would never know the feeling of their child's embrace. Nearly 3,000 citizens taken from us, leaving a gaping hole in our hearts.

"Et nous savons aussi que les pires images sont celles qui n'ont pas été vues par le monde entier. La chaise vide au dîner. Les enfants qui ont dû grandir sans leur mère ou leur père. Les parents qui ne pourront plus jamais tenir leurs enfants dans leurs bras. Près de 3.000 concitoyens nous ont été arrachés, nous laissant un vide terrible dans le cœur.

On September 11, 2001, in our time of grief, the American people came together. We offered our neighbors a hand, and we offered the wounded our blood. We reaffirmed our ties to each other, and our love of community and country. On that day, no matter where we came from, what God we prayed to, or what race or ethnicity we were, we were united as one American family.

"Le 11 septembre 2001 (...) nous avons aussi été unis dans notre résolution à protéger notre pays et à traduire en justice ceux qui avaient commis ces attentats haineux (...) Et nous sommes donc entrés en guerre contre Al-Qaïda pour protéger nos ressortissants, nos amis et nos alliés.

We were also united in our resolve to protect our nation and to bring those who committed this vicious attack to justice. We quickly learned that the 9/11 attacks were carried out by al Qaeda -- an organization headed by Osama bin Laden, which had openly declared war on the United States and was committed to killing innocents in our country and around the globe. And so we went to war against al Qaeda to protect our citizens, our friends, and our allies.

"Et pourtant, Oussama ben Laden a évité une capture et a réussi à s'échapper d'Afghanistan au Pakistan. Dans le même temps, Al-Qaïda a continué à agir le long de cette frontière, et à travers ses branches, dans le monde entier.

"Et peu après avoir pris mes fonctions (en janvier 2009, ndlr), j'ai demandé à Leon Panetta, le directeur de la CIA, de faire de l'élimination ou de la capture de Ben Laden la priorité de notre guerre contre Al-Qaïda, alors même que nous continuions à mener des opérations pour détruire, démanteler et vaincre son réseau.

Over the last 10 years, thanks to the tireless and heroic work of our military and our

"Et, au mois d'août dernier, après des années de travail de fourni de nos services de

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

counterterrorism professionals, we've made great strides in that effort. We've disrupted terrorist attacks and strengthened our homeland defense. In Afghanistan, we removed the Taliban government, which had given bin Laden and al Qaeda safe haven and support. And around the globe, we worked with our friends and allies to capture or kill scores of al Qaeda terrorists, including several who were a part of the 9/11 plot.

Yet Osama bin Laden avoided capture and escaped across the Afghan border into Pakistan. Meanwhile, al Qaeda continued to operate from along that border and operate through its affiliates across the world.

And so shortly after taking office, I directed Leon Panetta, the director of the CIA, to make the killing or capture of bin Laden the top priority of our war against al Qaeda, even as we continued our broader efforts to disrupt, dismantle, and defeat his network.

Then, last August, after years of painstaking work by our intelligence community, I was briefed on a possible lead to bin Laden. It was far from certain, and it took many months to run this thread to ground. I met repeatedly with my national security team as we developed more information about the possibility that we had located bin Laden hiding within a compound deep inside of Pakistan. And finally, last week, I determined that we had enough intelligence to take action, and authorized an operation to get Osama bin Laden and bring him to justice.

Today, at my direction, the United States launched a targeted operation against that compound in Abbottabad, Pakistan. A small team of Americans carried out the operation with extraordinary courage and capability. No Americans were harmed. They took care to avoid civilian casualties. After a firefight, they killed Osama bin Laden and took custody of his body.

For over two decades, bin Laden has been al Qaeda's leader and symbol, and has continued to plot attacks against our country and our friends and allies. The death of bin Laden marks the most significant achievement to date in our

renseignement, j'ai été informé de l'existence d'une possible piste vers Ben Laden.

"Il a fallu plusieurs mois pour remonter ce fil. J'ai rencontré mon équipe de sécurité nationale à de nombreuses reprises pour réunir davantage de renseignements relatifs à une localisation de Ben Laden dans un complexe de bâtiments en plein coeur du Pakistan", a-t-il ajouté.

"Et finalement, la semaine dernière, j'ai déterminé que nous avons suffisamment de renseignements pour agir, et ai autorisé une opération destinée à capturer Oussama ben Laden et à le présenter devant la justice.

"Aujourd'hui (dimanche), les Etats-Unis ont lancé une opération ciblée contre ce complexe au Pakistan, à Abbottabad. Une petite équipe d'Américains l'a menée avec un courage et une habileté extraordinaires. Aucun Américain n'a été blessé.

"Après un échange de coups de feu, ils ont tué Oussama ben Laden et ont récupéré son corps.

"La mort de Ben Laden constitue la réussite la plus importante jusqu'ici dans les opérations de notre pays pour vaincre Al-Qaïda. Toutefois, sa mort ne marque pas la fin de nos efforts. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'Al-Qaïda va continuer à essayer de s'en prendre à nous. Il nous faut rester vigilants dans notre pays et à l'étranger, et nous le resterons.

"Nous devons répéter que les Etats-Unis ne sont pas en guerre contre l'islam et ne le seront jamais (...) Ben Laden n'était pas un dirigeant musulman. Il a tué énormément de musulmans (...) Sa fin devrait être saluée par tous ceux qui croient en la paix et la dignité humaine.

"Il est important de noter que notre coopération dans l'antiterrorisme avec le Pakistan nous a aidé à parvenir à Ben Laden et au complexe dans lequel il se cachait.

"Ce soir, j'ai appelé le président (pakistanaïse Asif Ali) Zardari (...) c'est un grand jour, une journée historique pour nos deux pays.

"Les Américains n'ont pas choisi ce combat. Il est venu vers nous et a commencé avec le massacre insensé de nos compatriotes. Après presque 10 ans de service, de lutte et de sacrifice, nous connaissons bien le coût de la

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

nation's effort to defeat al Qaeda. guerre.

Yet his death does not mark the end of our effort. There's no doubt that al Qaeda will continue to pursue attacks against us. We must -- and we will -- remain vigilant at home and abroad.

As we do, we must also reaffirm that the United States is not -- and never will be -- at war with Islam. I've made clear, just as President Bush did shortly after 9/11, that our war is not against Islam. Bin Laden was not a Muslim leader; he was a mass murderer of Muslims. Indeed, al Qaeda has slaughtered scores of Muslims in many countries, including our own. So his demise should be welcomed by all who believe in peace and human dignity.

Over the years, I've repeatedly made clear that we would take action within Pakistan if we knew where bin Laden was. That is what we've done. But it's important to note that our counterterrorism cooperation with Pakistan helped lead us to bin Laden and the compound where he was hiding. Indeed, bin Laden had declared war against Pakistan as well, and ordered attacks against the Pakistani people.

Tonight, I called President Zardari, and my team has also spoken with their Pakistani counterparts. They agree that this is a good and historic day for both of our nations. And going forward, it is essential that Pakistan continue to join us in the fight against al Qaeda and its affiliates.

The American people did not choose this fight. It came to our shores, and started with the senseless slaughter of our citizens. After nearly 10 years of service, struggle, and sacrifice, we know well the costs of war. These efforts weigh on me every time I, as Commander-in-Chief, have to sign a letter to a family that has lost a loved one, or look into the eyes of a service member who's been gravely wounded.

So Americans understand the costs of war. Yet as a country, we will never tolerate our security being threatened, nor stand idly by when our people have been killed. We will be relentless in defense of our citizens and our friends and allies. We will be true to the values that make

"Mais (...) nous ne tolérerons jamais que notre sécurité soit menacée, et ne resterons pas inertes lorsque nos ressortissants sont tués (...) Nous respecterons les valeurs qui nous définissent. Et en un soir comme celui-ci, nous pouvons dire aux familles qui ont perdu des êtres chers à cause du terrorisme d'Al-Qaïda: justice est faite."

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

us who we are. And on nights like this one, we can say to those families who have lost loved ones to al Qaeda's terror: Justice has been done.

DISCOURS OBAMA BEN LADEN : <https://www.youtube.com/watch?v=pVRRUaIYOIY>

Prolongement de la réflexion

Tuer l'ennemi public numéro 1, est-ce "rendre justice"?

LE MONDE | 13.05.2011 à 15h01 • Mis à jour le 13.05.2011 à 15h44 | Par Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, maître de conférences au département de War Studies du King's College de Londres

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/idees/article/2011/05/13/tuer-l-ennemi-public-numero-1-est-ce-rendre-justice_1521546_3232.html#Q2mHCt0YFMbUGyc9.99

Dans son discours du 2 mai annonçant la [mort de Ben Laden](#), le président américain explique [avoir](#) autorisé une opération pour le [capturer](#) et le "*traduire en justice*". Puis, indiquant qu'un combat s'est engagé et que Ben Laden a été tué, il ajoute à l'attention des familles de victimes d'[Al-Qaida](#) que "*justice est faite*". Cela peut [surprendre](#) : s'il suffisait de le [tuer](#) pour [rendre](#) justice aux victimes, pourquoi l'objectif était-il prétendument de l'[arrêter](#) ?

A moins que le but n'ait jamais été de le capturer vivant. La Maison Blanche est désormais revenue sur ses déclarations initiales, et il apparaît que Ben Laden n'était pas [armé](#) au moment de l'assaut et qu'aucune fusillade n'a eu lieu. Si les forces spéciales Navy Seals avaient eu la consigne de l'arrêter, elles auraient été en mesure de le [faire](#). L'administration Obama n'avait en réalité aucun intérêt à capturer Ben Laden. Elle a sans doute préféré [éviter](#) un noeud de problèmes : l'incarcération, le [procès](#), la [défense](#) de l'accusé, la publicité qu'il aurait pu en [tirer](#), la question de la peine capitale et le risque d'attentats et de prises d'otages durant toute cette période.

Si cette hypothèse est valide, l'opération était un "assassinat ciblé", selon l'expression rendue publique par [Israël](#) en 2000 pour [désigner](#) le fait de tuer de manière intentionnelle et préméditée des leaders terroristes. Plusieurs autres gouvernements, dont les Etats-Unis et la [Russie](#), ont adopté cette pratique. C'est ainsi que les Américains procèdent couramment en [Afghanistan](#), en [Irak](#), au [Yémen](#) et au [Pakistan](#), à [partir](#) d'attaques de [drones](#) ou de forces spéciales. Le cas de Ben Laden n'est pas différent. Contrairement à l'exécution extrajudiciaire et à l'exécution sommaire, l'assassinat ciblé n'est pas nécessairement illégal en droit [international](#), comme le montre un rapport des Nations unies de mai 2010 et de nombreuses publications juridiques.

Quoi qu'il en soit, le discours d'Obama reste cohérent dans un pays qui pratique encore la peine de mort et dans lequel [traduire](#) quelqu'un en justice peut effectivement [résulter](#) en son exécution. [Défendre](#) la peine capitale, c'est par définition [croire](#) que tuer, c'est rendre justice :

Ce qui est plus troublant, en revanche, est que la [France](#) adopte la même rhétorique. Quelques heures après le président américain, le communiqué de l'Élysée estime lui aussi que : "*Pour ces victimes, justice est faite.*" Alain Juppé renchérit : "*Comme l'a dit le président Obama, aujourd'hui justice est faite.*" Dans un pays qui célèbre cette année le trentième anniversaire de l'abolition de la peine de mort sur son sol, qui, en 2007, inscrivait cette abolition dans sa Constitution et ratifiait le protocole européen relatif à l'abolition de la peine de mort "*en toutes circonstances*", comment [comprendre](#) que le chef de l'Etat et le ministre des [affaires étrangères](#) puissent [déclarer](#) officiellement que tuer quelqu'un permet de rendre justice ?

Logique du talion

Il y a là un affrontement entre deux écoles classiques de philosophie pénale. Ceux qui pensent que tuer permet de rendre justice ont une conception rétributiviste, tournée vers le passé, selon laquelle la raison d'[être](#) de la peine est d'[imposer](#) un dommage à l'auteur du crime, pour le [punir](#) de son action. C'est la logique du talion, qui est d'ailleurs utilisée par les partisans de la peine de mort. Ceux qui, au contraire, pensent que tuer ne permet pas de rendre

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

justice ont une conception utilitariste, tournée vers l'[avenir](#), selon laquelle la raison d'être de la peine est d'être utile à la société, en prévenant ou en réduisant le risque d'un certain comportement.

On peut [considérer](#) que tuer Ben Laden est légitime à certains égards. Mais [dire](#) que cela permet de "rendre justice" est contraire aux valeurs de la République française.

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, maître de conférences au département de War Studies du King's College de Londres

II] : l'éloge des héros de la cité

En guise d'introduction : discours d'André Malraux, prononcé le 19 décembre 1964 en hommage à Jean Moulin lors du transfert des cendres du résistant au Panthéon. Fin du discours 16 mn

« La trahison joue son rôle - et le destin, qui veut qu'aux trois-quarts d'heure de retard de Jean Moulin, presque toujours ponctuel, corresponde un long retard de la police allemande. Assez vite, celle-ci apprend qu'elle tient le chef de la Résistance.

En vain. Le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa sœur : «Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous».

Comprenons bien que pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mademoiselle Moulin, il savait tout.

Georges Bidault prendra sa succession. Mais voici la victoire de ce silence atrocement payé: le destin bascule. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons: elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousseline nouée, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bain - il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple d'ombres se lever dans la nuit de Juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés: grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République - sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc: regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas, l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division Das Reich.

Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé; avec tous les rayés et tous les tondus des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses files de Nuit et Brouillard, enfin tombé sous les crosses; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes, avec la dernière femme morte à Ravensbrück pour avoir donné asile à l'un des nôtres. Entre avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle - nos frères dans l'ordre de la Nuit...

Commémorant l'anniversaire de la Libération de Paris, je disais: «Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays, les cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu, cette fois, les entendre: elles vont sonner pour toi».

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce Chant des Partisans que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Runstedt lancés de nouveau contre Strasbourg. Ecoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici. A côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché tes mains de sa pauvre face informe du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé; ce jour-là, elle était le visage de la France.

André Malraux.

Le discours de Malraux vise à faire de J. Moulin une figure de la « **fraternité** », cette valeur supérieure qui fait la grandeur de l'homme. Cf. l'image du « chant des partisans ». Un discours qui vise l'**homonoiia**, qui le recrée : J. Moulin comme « visage de la France », de la « France libre », combattante, restée au combat.

Le discours souligne la grandeur d'un **éthos** : le choix cohérent, responsable, inflexible, de la résistance, qui en fait un **martyre, une figure christique**.

L'évocation du « destin » défavorable à J. Moulin ne correspond sans doute pas à la réalité : il a sans doute été trahi par R. Hardy, avec l'assentiment probable de certains chefs de la Résistance ; la Gestapo n'a bénéficié d'aucun effet de mauvaise fortune. L'enchaînement causal des faits se mue en un « destin », afin d'ennoblir l'**éthos** de Moulin.

Le discours se fait **adresse au défunt** : en témoigne le fameux « entre ici, Jean Moulin » : procédé de la prosopopée, qui instaure un dialogue fictif avec le mort, rappelant la vivacité de son souvenir.

Se déploie l'**image du mouvement, de la marche**. Celle de J. Moulin entrant au Panthéon, s'inscrivant dans la lignée de Hugo, de Jaurès. Celle des files de Nuit et brouillard. Celle des résistants comme des chars Leclerc libérant la France.

La **peroraison** lance un **mouvement d'amplification**, et un appel aux émotions : le discours se fait chant, modulation de la voix, mise en œuvre de l'**actio** qui est une composante à part entière du discours.

→ Lien entre le discours d'éloge, l'Histoire collective, le sentiment d'appartenance à la communauté.

1-L'éloge du bon chef de guerre : Cicéron, *De imperio Cn. Pompei*

Source : article d'Olivier Devillers sur le *De imperio*, téléchargeable en ligne (lettres.ac-bordeaux.fr/telech/de_imperio-cours.doc)

« Le *de imperio Cn. Pompei* a été prononcé en 66 durant la préture de Cicéron. Il s'agissait de donner à Pompée, qui venait d'être, durant l'été 67, acclamé *imperator* pour la troisième fois par ses troupes, l'*imperium* contre Mithridate et Tigrane, conformément à une proposition du tribun Manilius. Le discours est présenté comme adressé au peuple, mais il a sans doute connu des remaniements. Nous avons affaire à un discours délibératif. Toutefois, son plan et sa démonstration sont encore fortement marqués par la forme judiciaire qu'a pratiquée jusqu'alors Cicéron, ce que lui-même du reste ne dément pas (Cic. Pomp. 2 ad agendum facultatis tantum quantum homini uigilanti ex forensi usu prope cotidiana dicendi exercitatio pouit adferre). Enfin, par divers aspects, il se présente comme un éloge de Pompée et a une dimension épideictique. Du point de vue de la rhétorique, ce discours mêle donc des éléments des trois genres traditionnels » (O. Devillers).

Sont ici évoquées quatre qualités essentielles du chef de guerre :

-la **scientia militaris** ;

-La **uirtus** ;

- l'**auctoritas**, c'est-à-dire le prestige qui vient des succès acquis et des charges confiées.

- la **felicitas**, ou la **fortuna**.

Cicéron, *De imperio Cn. Pompei*, X, 27-28

Nous sommes ici dans la *confirmatio* du discours (exposé des preuves) : Cicéron veut montrer que Pompée est le seul à disposer de toutes les qualités pour conduire la guerre qui s'annonce.

[10] X. (27) Satis mihi multa uerba fecisse uideor, [quare](#) esset hoc bellum genere ipso necessarium, magnitudine periculosum. Restat ut de imperatore ad id bellum deligendo ac tantis rebus praeficiendo dicendum esse uideatur. Vtinam, Quirites, uirorum fortium atque innocentium copiam tantam haberetis, ut haec uobis deliberatio difficilis esset, quemnam potissimum tantis rebus ac tanto bello praeficiendum putaretis! Nunc uero - cum sit unus Cn-Pompeius, qui non modo eorum hominum qui nunc sunt gloriam, sed etiam antiquitatis memoriam uirtute superarit - quae res est quae cuiusquam animum in hac causa dubium facere possit?

(28) Ego enim sic existimo, in summo imperatore quattuor has res inesse oportere, - scientiam rei militaris, uirtutem, auctoritatem, felicitatem. Quis igitur hoc homine scientior umquam aut fuit aut esse debuit? qui e ludo atque e pueritiae disciplinis bello maximo atque acerrimis hostibus ad patris exercitum atque in militiae disciplinam profectus est; qui extrema pueritia miles in exercitu fuit summi imperatoris, ineunte adulescentia maximi ipse exercitus imperator; qui saepius cum hoste conflixit quam quisquam cum inimice concertauit, plura bella gessit quam ceteri legerunt, plures prouincias confecit quam alii concupiuerunt; cuius adulescentia ad scientiam rei militaris non alienis praeceptis sed suis imperiis, non offensionibus belli sed uictoriis, non stipendiis sed triumphis est erudita. Quod denique genus esse belli potest, in quo illum non exercuerit fortuna rei publicae? Ciuile, Africanum, Transalpinum, Hispaniense, mixtum ex ciuitatibus atque ex bellicosissimis nationibus, seruire, nauale bellum, uaria et diuersa genera et bellorum et hostium, non solum gesta ab hoc uno, sed etiam confecta, nullam rem esse declarant in usu positam militari, quae huius uiri scientiam fugere possit.

X. Je crois avoir suffisamment démontré pourquoi cette guerre est nécessaire par sa nature elle-même, pourquoi elle est dangereuse par son importance. Il reste qu'il semble qu'il faille parler du choix du général pour diriger cette guerre, et du fait de le placer à la tête de si grandes responsabilités.

Plût aux dieux, Romains, que vous eussiez un si grand nombre d'hommes courageux et intègres, qu'il vous fût difficile de choisir celui que vous penseriez être le plus apte à être à la tête de si grandes responsabilités et d'une si grande guerre ! Mais en réalité, comme il n'y a aujourd'hui que Cn. Pompée, lui qui a, par son courage, surpassé non seulement la gloire des hommes de notre époque, mais même le souvenir des héros de l'antiquité – Qu'est-ce qui pourrait rendre l'esprit de quiconque incertain, dans cette cause ? Pour ma part, j'estime qu'un très grand général doit avoir quatre qualités : la connaissance de l'art militaire, le courage, le prestige et le bonheur. Or, qui fut jamais, qui dut jamais être plus habile qu'un homme qui, à peine sorti de la petite école et des exercices de l'enfance, partit pour l'armée que commandait son père et pour effectuer son apprentissage du métier des armes dans une guerre terrible et contre les ennemis les plus redoutables ; qui, à la fin de l'enfance, fut soldat sous un très grand général, et se vit, au début de l'adolescence, lui-même général d'une armée considérable ; qui a livré plus souvent des batailles à l'ennemi de son pays que quiconque n'en a soutenues contre un ennemi particulier ; qui a fait plus de guerres que les autres n'en ont eu ; qui a ajouté à l'empire plus de provinces que les autres n'ont souhaité d'en gouverner ; dont la jeunesse a été formée dans la connaissance de l'art militaire, non par les leçons d'autrui, mais par l'expérience de ses propres commandements, non par des échecs à la guerre, mais par des victoires, non par des années de service, mais par des triomphes ? Enfin, quel est le genre de guerre où la fortune de la république n'ait exercé ses talents ? Guerre civile, guerre d'Afrique, guerre au-delà des Alpes, guerre d'Espagne, guerre où se mêlent les cités et les peuples les plus belliqueux, guerre contre les esclaves, guerre maritime, genres de guerres et d'ennemis divers et variés, guerres non seulement dirigées, mais achevées par lui seul, prouvent assez qu'il n'est rien dans le domaine militaire qui puisse dépasser le talent de cet homme.

Cet éloge du bon général, très ancré dans un contexte historique particulier, s'enrichit néanmoins de tout un apport philosophique. De fait, les quatre qualités attribuées à Pompée évoquent les 4 vertus cardinales du Stoïcisme : sagesse, courage, justice, maîtrise de soi. A. Michel montre bien que « l'idée que la vertu est multiple dans son unité appartient au Stoïcisme ».

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

De plus, le « type » du bon chef dégagé par Cicéron constitue une grille de lecture au regard de laquelle on peut confronter d'autres portraits de généraux, dans les *Commentarii de César*, le *Jugurtha de Salluste*, mais aussi chez **Tite-Live** (Fabius Cunctator, Marcellus, Scipion l'Africain...), chez **Tacite** dans *Agricola*, ou chez **Ammien Marcellin** avec le portrait de **Julien**.

→ On mesure donc combien, au-delà de l'éloge de circonstance, se dessine une éthique de la sagesse, nourrie de philosophie, qui confère au portrait de Pompée une valeur universelle.

2- le panégyrique de l'Empereur : éloge rhétorique et propagande politique.

Sesterce de Trajan, frappé en 104-110. A/ IMP CAES NERVAE TRAIANO AVG GER DAC PM TR P COS V PP. Tête laurée à droite. R/ SPQR OPTIMO PRINCIPI. Trajan debout à droite tenant une haste et terrassant un ennemi.

Plinie le Jeune, Panégyrique de Trajan, XXII : entrée triomphale de Trajan à Rome

1-Ac primum, qui dies ille, quo exspectatus desideratusque urbem tuam ingressus es! lam hoc ipsum, quod ingressus es, quam mirum laetumque! 2- Nam priores invehit et importari solebant non dico quadriiugo curru, et albutibus equis, sed humeris hominum, quod arrogantius erat. 3-Tu sola corporis proceritate elatior aliis et excelsior, non de patientia nostra quendam triumphum, sed de superbia principum egisti. 4- Ergo non aetas quemquam, non valetudo, non sexus retardavit, quo minus oculos insolito spectaculo impleret. Te parvuli noscere, ostentare iuvenes, mirari senes; aegri quoque, neglecto medentium imperio, ad conspectum tui, quasi ad salutem sanitatemque prorepere. Inde alii, se satis vixisse te viso, te recepto; alii, nunc magis esse vivendum, praedicabant. Feminas etiam tunc foecunditatis suae maxima voluptas subiit, cum cernerent, cui principi cives, cui imperatori milites peperissent.

5-Videres referta tecta ac laborantia, ac ne eum quidem vacantem locum, qui non nisi suspensum et instabile vestigium caperet; oppletas undique vias, angustumque tramitem relictum tibi; alacrem hinc atque inde populum, ubique par gaudium paremque clamorem. 6-Tam aequaliter ab omnibus ex adventu tuo laetitia percepta est, quam omnibus venisti: quae tamen ipsa cum ingressu tuo crevit, ac prope in singulos gradus adaucta est.

1-tout d'abord, quel beau jour que celui où, attendu et désiré, tu as fait à pied ton entrée dans ta ville ! Déjà, dans ce seul fait que tu sois entré à pied, quel émerveillement et quel bon présage ! 2-Car tes prédécesseurs avaient l'habitude de se faire véhiculer et même porter, je ne dis pas sur un quadriges attelé de chevaux blancs, mais sur des épaules humaines, ce qui est bien plus présomptueux. 3-Mais toi c'était seulement ta grande taille qui te faisait dominer et dépasser les autres et tu as remporté une sorte de triomphe non pas sur notre soumission mais sur l'orgueil des princes. 4-Aussi ni l'âge, ni la maladie, ni le sexe n'ont empêché personne de se remplir les yeux d'un spectacle sans précédent. Les plus petits faisaient ta connaissance, les hommes jeunes te montraient à l'envi, les vieillards t'admiraient. Les malades aussi, faisant fi des ordres des médecins, se traînaient pour te voir, comme s'ils allaient vers le salut et la guérison. Après quoi, les uns proclamaient qu'ils avaient assez vécu puisqu'ils t'avaient vu, qu'ils t'avaient accueilli, les autres qu'il fallait vivre maintenant plus que jamais. Les femmes même éprouvèrent alors la plus grande joie de leur fécondité, en découvrant pour quel prince elles avaient enfanté des citoyens, pour quel général des soldats. 5-On pouvait voir les toits pleins à craquer, même les emplacements qui ne vous accueillent que les pieds dans le vide et en équilibre instable étaient occupés, c'étaient partout des rues noires de monde où ne restait pour toi qu'un étroit passage, de chaque côté un peuple en liesse, de toutes part même joie et mêmes acclamations. 6-De ta venue, tous éprouvaient une allégresse aussi également partagée que tu étais venu également pour tous. Et pourtant cette allégresse elle-même grandit avec ton entrée et augmenta presque à chaque pas.

-Un **panégyrique**. Plinie, consul en 100, conformément à l'usage et à la loi, doit prononcer à son entrée en fonction un remerciement (*gratiarum actio*). Mais –chose sans précédent– l'ayant prononcé, il l'étoffe et le publie, le remodelant au point qu'on l'a par la suite rebaptisé *Panégyrique de Trajan* (rhétorique épideictique). Manifestement,

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

il voulait faire passer à la postérité le portrait du meilleur des princes depuis Auguste, relayant la voix du Sénat tout entier, satisfait de la politique menée par l'empereur.

-Une **entrée dans Rome et non un triomphe**.

En 96 ap. J.-C, les meurtriers de Domitien avaient mis à la tête de l'Empire le sage Nerva, un célibataire âgé qui ne pouvait être qu'un empereur de transition. Son règne fut court en effet (moins de 18 mois) mais trois mois avant de mourir il adopta Trajan. Trajan empereur en 98 ne revient en Italie qu'en 99 après avoir pacifié la frontière germanique. Son entrée à Rome a pour but de montrer qu'il est un citoyen comme les autres, ***primus inter pares***.

Ne pas confondre l'entrée dans Rome et le triomphe. Trajan fait son entrée solennelle après une longue absence, comme Néron la fit dans des circonstances moins glorieuses (il rentrait de Campanie après le meurtre de sa mère et voulait vérifier sa popularité) mais avec autant d'enthousiasme populaire aux dires de Tacite (*Annales*, XIV, 13).

Fils d'un général qui avait triomphé, Trajan ne réunissait pas les conditions –très strictes, même si Domitien les avait bousculées– pour obtenir le triomphe. C'est pourquoi Pline dit, non qu'il rentrait de la guerre, mais qu'il revenait de la paix (*a pace redeuntis*). Il lui promet d'ailleurs un triomphe qu'au chapitre 17 il contemple en imagination et qui se produira en effet quand l'empereur aura vaincu les Daces.

La rhétorique épideictique permet ici une définition du bon prince comme *primus inter pares*. On réfléchira à ce refus de toute divinisation du Prince.

1) La célébration du retour de l'empereur de l'étranger

-Deux motifs récurrents encadrent le texte : 1-celui de **l'entrée dans Rome**, du franchissement des **limites** de la Ville : *ingressus es* (deux fois, 1)→*ingressu / adventu* (6); un franchissement qui est presque vu au ralenti, tant Pline insiste sur l'entrée à pied dans la ville : cf. dérivation *ingressus –ingressu / gradus* (6). 2-Celui de la **joie** sans limite suscitée, parmi le peuple romain, par ce retour de l'empereur chez lui : *laetum* (1) → *gaudium* (5) / *laetitia* (6). La reprise sous forme de dérivation des mêmes termes encadre le passage et en fait un tableau clos d'un moment qu'il fige pour l'éternité : l'entrée dans l'*Urbs* apparaît ici comme un moment-clé.

-Pline déploie alors toute une rhétorique de la *laudatio*, de la célébration, qui se fonde essentiellement sur des procédés d'**amplification** : **exclamations** (*qui dies ille, quam mirum*), **accumulations** (*parvuli noscere, ostentare juvenes, mirari senes, aegri quoque*), souvent **anaphoriques** (*cui principi cives, cui imperatori milites*), répétition du pronom *tu*...

On note ici les procédés d'amplification : d'après les spécialistes, l'iconographie de Trajan, particulièrement riche, prouverait qu'il était de taille ordinaire...

-Ce qu'il célèbre avec une insistance particulière, c'est l'**unanimité** des Romains autour de leur empereur : tous les âges sont convoqués, tous les sexes, toutes les conditions (militaires ou civils). On le voit, l'absence de l'*imperator* de Rome est finalement le ciment de la **concordia** : tous savent que l'empereur lutte pour sécuriser les frontières de l'Empire ; tous savent les luttes à venir (Dacie). L'*imperator* combat pour Rome à l'extérieur de Rome. D'où la célébration unanime dont Pline se fait l'écho, à son retour. Mais cette célébration ne repose pas sur l'assimilation de l'Empereur à un Dieu.

2) L'empereur, citoyen exceptionnel parmi les autres : ***primus inter pares***.

-La manière dont Trajan franchit les limites de Rome révèle la manière dont il gouverne. Ainsi, la *laudatio* se fait **polémique** lorsqu'elle évoque les empereurs précédents : *priores*.

Pline doit surtout penser à Domitien, mauvais prince à la mémoire exécrée, et qui sert de repoussoir dans le *Panegyrique*. Suétone dit de lui : « ennemi de toute fatigue, il ne se promena presque jamais à pied dans Rome ; en expédition et en marche, il alla très rarement à cheval, mais habituellement en litière ». Trajan, au contraire,

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

entraîne ses légions à pied et son cheval le suit. Cette entrée témoigne donc d'une simplicité et d'une vigueur au combat (cf. l'évocation, sans doute peu réaliste, de la grande taille de Trajan).

L'entrée dans Rome donne donc lieu à une **comparatio** avec les *imperatores* chez qui l'entrée dans Rome a été prétexte à orgueil et démesure. Plinie évoque ainsi le **quadriges et les chevaux blancs** qui sont des ornements du triomphe et qui, lorsqu'ils sont utilisés en dehors du triomphe, sont un signe de mégalomanie. Ils représentent en effet des attributs de Jupiter et d'Apollon. Ils signifient que pendant son triomphe le général incarne le dieu. Il s'agit d'une identification rituelle, contre la démesure de laquelle il convient toutefois de se protéger par une apotrope (c'était le sens des fameux quolibets par lesquels les soldats de César l'accusèrent pendant son triomphe d'être l'épouse de Nicomède). Camille, qui aurait inventé tout ce cérémonial lors de son triomphe sur Véies, aurait payé par la suite son orgueil d'un exil. Les faits sont controversés. Néron fit de cette façon son entrée à Naples, à Antium et à Rome. A Rome, il était sur le char qui avait servi au triomphe d'Auguste. Mais la plupart des *imperatores* franchissent le seuil de Rome sur des **litières** : or un tel mode de transport « à l'orientale » fait peser des soupçons sur le Romain qui en use et en abuse : Cicéron, par exemple, pour stigmatiser Verrès, raconte comment il se faisait véhiculer dans une litière à huit porteurs, à la façon des rois de Bythinie : *more regum*. A Rome, on le sait, les rois ne sont pas des modèles recommandables...

-La manière dont Trajan entre dans Rome fait de lui un véritable *civis* romain, non un souverain oriental plein de démesure. Il n'en reste pas moins que ce *civis* est exceptionnel. L'expression *quasi ad salutem sanitatemque* lui attribue en effet un pouvoir de guérison. On pense aux rois de France qui passaient pour guérir les écrouelles le jour de leur sacre. La croyance dans le pouvoir **thaumaturgique** des empereurs romains s'est manifestée à propos de Vespasien. A Alexandrie un aveugle l'avait prié de lui humecter la joue et les paupières avec la salive. Un estropié de la main lui avait demandé de la fouler aux pieds. L'empereur avait d'abord refusé, puis, ayant pris l'avis des médecins, il accepta. Et ce fut un double miracle (Tacite, *Histoires*, IV, 81).

Trajan est donc à la fois intégré dans la communauté civique et membre éminent de cette communauté : son retour de l'étranger et la manière dont il fait son entrée à Rome en témoignent, dans leurs moindres détails.

Presque tous les **éloges funèbres d'hommes politiques** sont marqués par la juxtaposition a priori paradoxale une grandeur singulière et pourtant ordinaire ou commune que l'on appellera **humanité de la grandeur** : l'homme politique apparaît alors à la fois comme une exception, par sa perfection, et comme une norme valant pour tout le monde. De fait, chaque éloge funèbre peut en effet s'analyser comme un portrait idéal-typique de l'homme politique.

3-L'exemplarité du héros

Dans une épître, Horace définit ainsi la fonction du poète :

Recte facta refert orientis tempora notis instruit exemplis : « **Il raconte les hauts faits et munit d'exemples illustres les générations à venir** » (Horace, *Epîtres*, 2, 1).

Le rhéteur latin Quintilien, dans *L'Institution oratoire*, définit l'*exemplum* comme **un modèle, un échantillon de conduite qui va engendrer conviction et persuasion**. Il s'agit de la description souvent idéalisée d'un caractère, se révélant par des actions d'éclat, un courage, une abnégation, qui le désignent à l'admiration de la postérité. L'objet d'éloge s'inscrit alors dans la **mémoire collective**, il devient une référence fondatrice, un modèle pour le peuple romain.

Atque omnis uitae ratio sic constat, ut quae probamus in aliis facere ipsi uelimus. (« Toute la conduite de la vie consiste à vouloir faire ce que nous approuvons dans autrui. », Quintilien, *Institution oratoire* X, II.)

Journée des langues anciennes-12 février 2020-M. Claisse, « *Monstrum* : l'ennemi et le héros dans les discours d'hier et aujourd'hui »

De fait, l'expression de Cicéron, *exemplum ad imitandum* (« exemple à imiter »), relie étroitement l'exemple à l'idée morale d'**imitation**.

Cette idée est centrale dans le discours de F. Hollande célébrant les héros du Thalys.

« Depuis vendredi, le monde entier admire votre courage, votre sang-froid, votre esprit de responsabilité. Face au mal qui est là, qui s'appelle le terrorisme, il y a le bien, celui de l'humanité. C'est celui que vous incarnez (...) Vous avez mis votre vie en jeu pour la défense de la liberté. Face au terrorisme, nos sociétés ne sont pas faibles. Et elles ne seront jamais faibles tant qu'elles resteront unies. Elles ne seront jamais faibles tant qu'il y aura des femmes et des hommes courageux prêts à risquer leur vie. Vendredi dans le Thalys, ces hommes étaient de toutes nationalités. Un Anglais, des Américains, des Français ; tous ont formé une communauté humaine, celle du meilleur pour éviter le pire ». (François Hollande, 24 août 2015, discours prononcé lors de la remise de la légion d'honneur aux héros du Thalys). »

C'est autour d'un héroïsme retrouvé que se reconstitue un *consensus omnium bonorum* et que tente de se retrouver une humanité mise à mal par le terrorisme. Ce manichéisme jugé sévèrement par les journaux constitue une tentative pour « réparer le monde », selon la belle expression d'Alexandre Gefen, pour retrouver une « communauté » de valeurs, une *homonoia*, un ordre précaire dans le chaos.